

rue St. Vallier, une grande partie des goûts, des usages et des manières qu'il avait contractés dans la vie de communauté du monastère ; mais il fut obligé de les modifier quelque peu pour répondre aux exigences de sa nouvelle position et de ses rapports avec la société au milieu de laquelle il lui fallut vivre. Toutefois, sa régularité dans les exercices religieux, son caractère rempli d'amabilité, ses manières toujours dignes et les saillies de son esprit un peu caustique restèrent les mêmes. On recherchait sa compagnie et quelquefois il était invité à prendre le repas dans les meilleures familles de la ville, où, tout en égayant les convives par le chant de quelques couplets de petites chansons comiques, il édifiait toujours par sa conversation digne de l'hôte de St. François qu'il portait et qu'il savait faire respecter. Avant ces repas, on lui faisait dire l'*Angelus*, selon l'usage général alors, et, après les repas, il remerciait Dieu avec les convives, qui admiraient la piété avec laquelle il s'acquittait de ces prières.

Pendant longtemps, il alla presque chaque semaine dîner chez un vieil ami, M. François Langlois, à la Basse-Ville. Pendant longtemps aussi il garda l'usage de donner lui-même un repas tous les ans, en hiver, aux membres du clergé de Québec, qui était peu nombreux alors, et on se rendait avec plaisir à son invitation. Il donnait aussi un repas à plusieurs laïques distingués de la ville. On trouverait un peu étrange aujourd'hui cet usage d'un religieux ; mais autres temps, autres mœurs et autres coutumes.

Il faut dire d'abord que Québec est peut-être la ville de la Province où on a toujours su le mieux s'amuser et de la manière la plus convenable. C'est à Québec aussi qu'ont été le mieux conservés les usages de bonne société que Charlevoix y avait trouvés, et dont il fait un si bel éloge. Au temps dont il parle, c-à-d. avant la révolution de 1837, (qui a été suivie de bien d'autres révolutions d'un autre genre), ces usages, quoique déjà un peu changés, étaient cependant encore bien différents de ceux que la mode exige aujourd'hui. L'élite de la société canadienne à Québec était composée de membres qui se regardaient, presque tous, comme les enfants d'une même famille dont faisaient partie les prêtres de la ville et le Frère Louis. Les divisions politiques n'existaient presque pas alors, ou du moins n'étaient pas aussi accentuées qu'aujourd'hui ; on n'était pas, par conséquent, exposé à ces fâcheux résultats qu'elles produisent entre les amis et quelquefois même au foyer domestique. On était à peu près tous patriotes, c-à-d. unis et d'accord, prêtres et laïques, pour blâmer et combattre l'oligarchie étrangère qui circonvolvait l'autorité et pesait sur le peuple